

Echos d'un festival

NIFFF 2010

04 au 11 juillet 2010

Photo ci-contre : le château et la célèbre Collégiale de Neuchâtel



Compétition internationale :

Strigoi, Faye Jackson, UK
Transfer, Damir Lukacevic, Allemagne
Woochi, Dong-Hun Choi, Corée du Sud
Strayed, Akan Satayev, Kazakhstan
Dream Home, Pang Ho-Cheung, Hong-Kong
The Reeds, Nick Cohen, UK
Black Death, Christopher Smith, UK
Djinns, Hugues et Sandra Martin, France
Reykjavik Whale Watching Massacre, Julius Kemp, Islande
The Eclipse, Conor McPherson, Irlande
Enter the Void, Gaspar Noé, France
Valhalla Rising, Nicolas Winding Refn, Danemark

Film d'Ouverture : **Ondine**, Neil Jordan, Irlande

Film de Clôture : **La Meute**, Franck Richard, France

Pour les programmes "New Cinema from Asia", "Open Air", "Tribute to Sogo Ishii", "Focus Québec", "Swiss shorts" et "European shorts", merci de consulter le site [Hhttp://www.niff.ch](http://www.niff.ch)

Site de l'OCCF - Organe cantonal de contrôle des films ([Hhttp://filmages.vd.ch](http://filmages.vd.ch))

10^e édition!

Fondé en 2000, le **Festival du film fantastique de Neuchâtel NIFFF** est devenu, en moins de dix ans, un des rendez-vous incontournables de l'année cinématographique en Helvétie. Pas mal pour ce jeune festival qui a séduit nombre d'invités prestigieux et dont les programmeurs ont un nez très fin pour leur sélection. Le Festival s'impose sous l'étiquette "fantastique", mais il balaie nettement plus large, avec des incursions dans le film catastrophe, l'horreur, le social, l'érotique, le burlesque ou le suspense, avec un faible tout particulier pour le cinéma asiatique.

Pour son dixième anniversaire, le FIFF a grandi : il proposait une semaine entière de cinéma de genre, 8 jours au lieu de 6, et une salle de plus : le Théâtre du Passage mué en salle de cinéma, qui pouvait accueillir 450 spectateurs par projection. Cette extension spatio-temporelle a permis aux spectateurs toujours plus nombreux de jouir de leur festival dans des conditions idéales.

Enfin, pour fêter sa première décennie, le NIFFF a osé des pro-

grammes variés et inattendus, comme un programme de cinéma fantastique suisse, un autre de fantastique québécois, et une rétrospective du réalisateur de l'underground punk japonais Sogo Ishii. Il y en a eu pour tous les goûts, ça ne fait aucun doute !



Au NIFFF, on décerne des Méliès (ci-dessus) et des Narcisse. Vous saurez tout sur le palmarès en consultant le site <http://www.niff.ch>.

Le NIFFF a proposé cette année, comme par le passé, des premières visions peut-être uniques ! Parmi ces joyaux rares : **Agora** (Alejandro Amenabar, 2009), **Ondine** (Neil Jordan, 2009), ou autres **The Eclipse** (Conor McPherson, 2009) !

Contenu :

P. 1

Dixième édition

P. 2

Aperçu général de 2010

P. 3

**1. L'argent ne fait pas le bonheur
(Der Teufel hat gut lachen, The
Disappearance of Alice Creed)**

P. 4-5

**2. Des lendemains qui déchan-
tent**

**(Black out, Cargo, Metropia,
Obitaemy Ostrov (The Inhab-
ited Island)**

P. 5-6

3. Contre-nature

(Transfer, Wig)

P. 6-7-8-9

4. Spirales de violence

**(The Killer Inside Me, Dog
Pound, Tannöd, les 7 jours du
Talion, Murderer, La Meute, La
Valle delle Ombre, Reykjavik
Whale Watching Massacre, The
Reeds)**

P. 9-10-11-12

5. Fanatismes

**(Agora, Valhalla Rising, Black
Death, 5150 Rue des Ormes,
Shelter)**

P. 12-13-14

6. Société Pourrie

**(Na pude aneb Kdo mà dneska
narozeniny/Drôle de Grenier,
Dream Home, Bedevilled, Ra-
ging Phoenix, Strigoi, Mutant
Girls Squad)**

P. 14-15

7. Entre vie et mort : Fantômes

(Djinns, The Eclipse, Strayed)

P. 15-16

**8. Contes et légendes : Les créa-
tures de l'eau**

(Ondine)

P. 16

Bons baisers et à bientôt!

Aperçu général

Quelques mots sur l'affiche : c'est la troisième collaboration de la photographe Jelena Barraud avec le Festival. Elle a créé une affiche qui célèbre les figures et thèmes du cinéma fantastique et de tous les genres qui lui sont proches, d'une façon ou d'une autre. Cette année, elle a fait surgir dans un décor sombre une superbe vampire, qui nous présente un gâteau dégoûlant de sang ou de sirop, c'est selon, dont la bizarre et unique bougie est un cracheur de feu. La vigne vierge semble s'accrocher au corps de la belle, tandis que la flamme qui jaillit de la gorge du cracheur réussit tout juste à percer la pénombre, mais nullement à éclairer la scène. Y a-t-il un halo suspect qui se profile aux côtés de la femme aux dents longues ? Un fantôme ? Illusions, faux-semblants, toutes les facettes du cinéma fantastique au sens large sont évoquées sur cette image. Sur la tourte rouge sang, on peut lire le chiffre 10, bien sûr!

Il existe un cinéma fantastique suisse et le Festival a offert la possibilité de découvrir 80 ans de cinématographie suisse, de **Der Dämon des Himalaya** (Andrew Marton, 1934) à **Tannöd** (Bettina Oberli, 2010), en passant par les incontournables Daniel Schmid, Alain Tanner, Clemens Klopfenstein et autres Fredi Murer.

Cerise sur le gâteau : un programme de cinéma québécois, dans lequel se mêlaient horreur, fantastique et thriller. Il semble évident que le public du NIFFF se gausse nettement moins de l'accent canadien, des jurons bien connus empruntés au vocabulaire liturgique, que des dialogues en dialecte suisse-allemand. Certaines réticences semblent ataviques, à en juger par le manque d'enthousiasme des spectateurs présents pour le délicieux **Der Teufel hat gut**

lachen (Kurt Früh, 1960), parlé suisse-allemand, allemand et italien ! Alors qu'ils s'ébaubissent d'enthousiasme devant des oeuvres moins achevées, mais parlées dans des langues moins "proches" !

Nous avons avant tout fréquenté la compétition internationale, sans oublier les autres sections de longs métrages. Nous avons abordé avec boules Quiès, cotte de maille et gants de protection la rétrospective **Sogo Ishii** (8 titres), dont les oeuvres "punk underground" au style déjanté n'ont pas manqué de nous frapper de plein fouet. Mais on va à Neuchâtel pour... le meilleur et le pire !



Au NIFFF, on s'attend à voir des oeuvres dont la relation au *fantastique* est très "tirée par les cheveux". C'est une tradition. Pourquoi pas ? Le fantastique étant un genre dans lequel des phénomènes non rationnels, souvent hostiles, font irruption dans la réalité, ou dans ce que nous considérons comme notre réalité, décalages et transgressions sont non seulement possibles, mais souhaitables.

Parmi les quelque 80 longs et 50 courts métrages proposés, nous avons retenu 32 titres

Programme de cinéma fantastique suisse "Shadow of a Doubt" (L'Ombre d'un doute) (rétrospective) :

Die ewige Maske, Werner Hochbaum, CH, Autriche, 1935
Strasek - Der Vampir, Theodor Boder, CH 1983
Les Chimères de Heidi, CH 2002-2009
Black Out, Jean-Louis Roy, CH 1970
Cargo, Ralph Etter et Ivan Engler, CH 2009
Stefanies Geschenk, Mathieu Seiler, CH 1995
L'amour fou, Michel Rodde, CH 1998
Prophétie, Maurizio Giuliani, CH 1998
La Paloma, Daniel Schmid, CH 1974
L'Enfance d'Icare, Alex Iordachescu, CH 2009
Absolut (Lücke im System), Romed Wyder, CH 2004
Si le Soleil ne revenait pas, Claude Goretta, CH 1986
Der Dämon des Himalaya, Andrew Marton, CH 1934
Happiness is a warm gun, Thomas Imbach, CH 2001
The Young Gods Play Swissmade 2069, Fredi Murer, CH 1969
Immer und Ewig, Samir, CH 1991
Marthas Garten, Peter Liechti, CH 1991
Grauzone, Fredi Murer, CH 1979
Räuberinnen, Carla Lia Monti, CH 2009
La Valle delle Ombre, Mihaly Gyorik, CH 2009
Der Teufel in Miss Jonas, Erwin C. Dietrich, CH 1974
Jenatsch, Daniel Schmid, CH 1987
Macao oder die Rückseite des Meeres, Clemens Klopfenstein, CH 1988
Karim Patwa's Spaceship, Karim Patwa, CH 2006
L'Inconnu de Shandigor, Jean-Louis Roy, CH 1967
Der Teufel hat gut lachen, Kurt Früh, CH 1960
Requiem, Alain Tanner, CH 1988
Das vergessene Tal, Clemens Klopfenstein, CH 1991
Zimmer 36, Markus Fischer, CH 1988
(*Tannöd*, Bettina Oberli, CH 2010, sera diffusé dans le programme Open Air)

Pour les programmes "New Cinema from Asia", "Open Air", "Tribute to Sogo Ishii", "Focus Québec", "Swiss shorts" et "European shorts", merci de consulter le site www.niff.ch



Walter Morath (le Diable) dans *Der Teufel hat gut lachen*

regroupés ci-après en 8 groupes "thématiques", et présentés, lorsqu'ils sont plus de trois, selon un ordre décroissant de préférence :

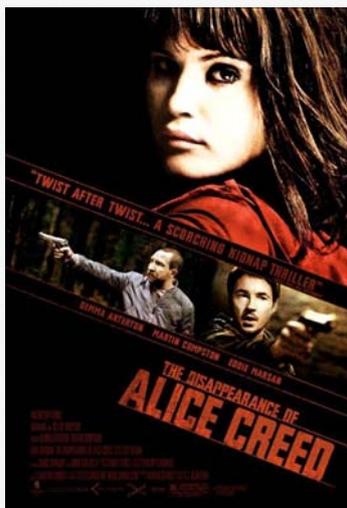
1) L'argent ne fait pas le bonheur

Der Teufel hat gut lachen (Kurt Früh, 1960), nous explique comment le Diable, dépité par l'insouciance heureuse de trois vagabonds, veut prouver que l'argent peut tout, même brouiller les meilleurs amis du monde. Il laisse à portée des trois hommes un portefeuille bien garni. Il n'en faut effectivement pas plus pour que trahisons, mensonges, et dissensions de plus en plus violentes n'éclatent. Lucifer et ses victimes se déplacent de Zurich à Lugano, l'intrigue se corse, mais ... rira bien qui rira le dernier : le Malin, en s'en prenant aux faibles et aux vulnérables, n'arrive pas toujours à jeter définitivement ses victimes aux enfers ! Silhouette élégante aux multiples déguisements (dandy, agent de police), le Diable de Kurt Früh, en complet-veston et couvre-chef sous lequel il dissimule ses cornes, s'exprime en vers qu'il scande en Hochdeutsch sur fond musical ! Il est le seul à déclamer en musique. Ses trois victimes parlent tout normalement dans un savoureux dialecte zurichois. Autre trouvaille langagière : le grotesque anglo-allemand de la nymphomane de service ! Comédie morale pleine de tendresse et de finesse, bien ancrée dans les années 1960 où Valais et Tessin vendaient leurs terrains à prix d'or aux plus offrants, surtout étrangers, et où les lois Furgler et Schwarzenbach commençaient à germer dans le cerveau de leurs concepteurs. Ce film montre avec finesse le conflit entre les tentations du gain et les valeurs morales, sociales et affectives. Il dénonce aussi la société de consommation, toujours pressée, toujours avide, jamais satisfaite. Les personnages sont attachants et hauts en couleurs, les ressorts de l'intrigue quelquefois

un peu alambiqués, mais on se laisse séduire. La photo noir-blanc est soignée, les dialogues pleins d'humour, les acteurs excellents, À voir absolument. (Collection Cinémathèque suisse)

***The Disappearance of Alice Creed* (J. Blakeson, GB 2009),**

Dans une scène d'introduction de dix minutes pendant lesquelles aucune parole n'est prononcée, deux hommes se livrent aux préparatifs minutieux d'un enlèvement : isolement phonique et aménagement d'une chambre et d'un véhicule volé, achats de combinaisons de travail, creusage d'une fosse pour la rançon, etc. Puis une jeune femme est enlevée, ligotée, cagoulée, et immobilisée sur un lit dans la pièce capitonnée. Ses kidnappeurs la filment nue, préparant ainsi la demande de rançon qui sera diffusée par ordinateur. On ne sort plus guère des quatre murs entre lesquels la victime est enfermée sous bonne garde et on observe les rapports entre la prisonnière et ses ravisseurs. Ces derniers sont à la fois geôliers et aides-soignants, car ils doivent prendre soin de la captive dans ses besoins les plus intimes. On s'attend au classique "syndrome de Stockholm", on ne sera pas déçu, même s'il est surprenant. De scène en scène, le film nous secoue par des rebondissements et des révélations inattendus. Le huis clos tient la route, les personnages se dessinent toujours plus précisément, tout en nous réservant de nouvelles facettes à découvrir. Trois personnages, des relations complexes entre eux, des scènes angoissantes, d'autres amusantes ou franchement grotesques (la scène dans laquelle l'un des hommes essaie de se débarrasser d'une balle de revolver). Un jeu de chat et souris s'instaure, le suspense reste entier jusqu'au bout. Le montage est nerveux, la mise en scène fluide et effi-



Lucie Avenay et Marcel Merminod dans **Black Out**



Roger (voix de Vincent Gallo) dans **Metropia**



cace, sans chichi, la narration nous tient en haleine d'un bout à l'autre. (Distribué en Suisse par Ascot Elite)

2) *Des lendemains qui déchantent*

Black Out (CH 1970, Jean-Louis Roy),

Un guerre, peut-être nucléaire, semble imminente : la fin du monde pourrait être proche. Émile et Élise, deux retraités qui vivent paisiblement dans leur maisonnette, ont une solution : se barricader chez soi avec des réserves de guerre. Le couple emplit sa demeure de victuailles, renforce portes et fenêtres et se mure peu à peu pour se protéger de la catastrophe qui n'éclatera pas. Le film a vieilli, le découpage chronologique et la mise en scène sont sans surprise. Mis on se laisse emporter par cette plongée irrésistible dans un univers bouché au travers d'une quête de survie qui est en fait une descente dans la tombe. L'ambiance est oppressante, claustrophobe, l'humour grinçant, la confrontation de ce couple en fin de vie parfois tragique, parfois grotesque. Jean-Louis Roy suit la progression de leur psychose, jusqu'à l'irruption dans leur huis clos d'un mystérieux enfant à la crinière rousse. Proche du théâtre par la forme, cette fable se joue en un lieu, avec deux (trois) protagonistes et évoque l'imminence de catastrophes sociale, politique ou écologique. On avait récemment découvert un autre huis clos suisse sur la crainte de la fin du monde, **Le Troisième Cri** d'Igal Niddam (CH 1974), et nous avons regretté que le NIFFF ne l'ait pas fait figurer à son programme helvétique, (Collection Cinémathèque suisse)

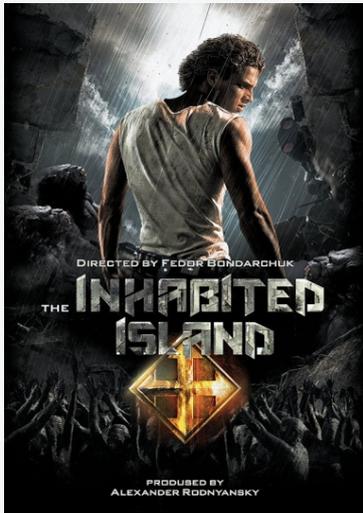
Cargo (Ivan Engler, CH 2009)

Dans un futur pas si lointain, la Terre est devenue invivable. Les humains qui ont survécu sont parqués dans des stations spa-

tiales surpeuplées. Ils rêvent d'une vie meilleure sur la planète Rhea (dans la mythologie grecque, Rhea est fille de Gaïa (la Terre) et d'Ouranos (le Ciel) et soeur et femme de Cronos), sur laquelle une nature luxuriante évoque le paradis. Pour trouver la somme nécessaire afin de s'y rendre, le jeune docteur Laura Portmann s'engage comme médecin à bord du vaisseau Cassandra dont les occupants sont plongés dans un sommeil cryogénique. Mais elle va bientôt découvrir qu'outre l'équipage, il y a d'autres passagers dans le navire spatial. Certains effets spéciaux de **Cargo** sont très réussis, le récit est cohérent, et on sent qu'Engler connaît ses classiques (**Solaris, 2001** ou autres **Alien**). Les couloirs métalliques et froids du vaisseau spatial, l'univers clos sans fenêtres renforcent l'atmosphère de confinement et soulignent la fragilité de l'homme face à la machine, à l'immensité spatiale, alimentant ainsi une perpétuelle sensation de menace, d'exposition au danger. Les thèmes traités sont bien actuels : conséquences de catastrophes provoquées par l'homme, violation des droits, dictature et manipulation, terrorisme, non-respect de la vie, etc. La vision pessimiste de ce thriller socio-spatial est bien ancrée dans notre actualité. Le film pêche par sa lenteur, mais il n'en reste pas moins fort intéressant. (Distribué en Suisse par Ascot Elite)

Metropia (Tarik Saleh, Suède 2009)

Europe, dans quelques décennies. Les problèmes environnementaux se sont multipliés. La puissante firme Trexx a construit un métro qui relie en quelques minutes les pays européens. Parmi les milliards d'individus utilisant ces rames, Roger, un employé d'un gigantesque centre d'appels suédois qui entend de mystérieuses voix dans sa tête et se sent surveillé. Présument être



Hans-Michael Rehberg et Ingrid Andree dans *Transfer*

victime d'une machination en rapport avec une lotion capillaire, il demande l'aide de Nina, le modèle emblématique de la lotion. Il a pressenti juste : ce shampoing infiltre l'esprit des gens et les connecte avec des téléopérateurs qui leur dictent leur conduite. La puissante multinationale Trexx vise donc la domination universelle. Comme le personnage principal est viscéralement asocial et solitaire, et qu'il ne sait pas vraiment communiquer avec d'autres possibles résistants, ses chances de salut sont minces. L'esthétique est assez novatrice : Le réalisateur a utilisé des photographies de gens qu'il a stylisées et animées, puis fait évoluer dans un décor en 3D créé de toutes pièces. L'action se déroule dans un univers noir, austère, dénué de technologies sophistiquées. Ce monde de 2024 d'après la catastrophe écologique n'aura pas progressé dans la technologie au service de tous, mais uniquement dans une technologie de contrôle universel. Les rebondissements de l'intrigue ne sont pas toujours très clairs, la narration a de forts relents orwelliens, bref, le design et l'esthétique accrochent nettement plus que le scénario. Mais au bout de vingt minutes, on a le sentiment d'avoir fait le tour de la question.

Obitaemy Ostrov / The Inhabited Island : Stranger + Rebellion (Skhvatka) (Fyodor Bondarchuk, Russie 2008)

On est en 2157. Le vaisseau spatial du Terrien Maksim Kammerer (un beau garçon à la crinière blonde que la Directrice du Festival a qualifié de Chippendale) s'échoue sur une planète dont les habitants sont soumis à un régime totalitaire. Le héros, après avoir été recruté par l'armée, rejoint les rangs de la résistance qui vise à renverser le gouvernement totalitaire à la "Big Brother" (toujours Orwell !), lequel contrôle les esprits par le biais d'ondes très puissantes. La

critique de la dictature stalinienne est à peine perceptible dans ce film qui est plutôt une accumulation d'effets spéciaux et de scènes d'action, et dont la cohérence du récit laisse à désirer. Nous nous sommes contentés du premier volet (*Stranger*), de 115' et avons renoncé au deuxième (*Skhvatka*, 100'). D'autant plus que le NIFFF nous a servi une version vidéo à l'image compressée et anamorphosée, avec des personnages longilignes complètement déformés auxquels il ne manque plus que la peau bleue : très pénible à l'usage ! C'était cependant fort intéressant de voir à quoi ressemble un blockbuster de SF russe. Mais point trop n'en faut !

3) *Contre - nature !*

Transfer, (Damir Lukacevic, Allemagne 2009)

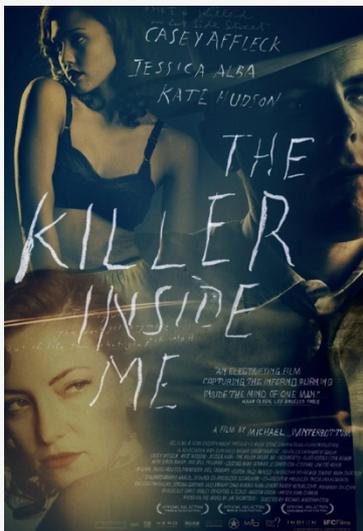
Allemagne, dans un futur proche. Anna et Hermann, un couple âgé, sans enfants, et toujours passionnément amoureux, décide de profiter d'une biotechnologie de pointe et d'échanger leurs enveloppes charnelles usées et malades contre celles de gens sains et jeunes. L'entreprise "Menzana" (sic) spécialisée dans la technique de transfert de la psyché leur propose les corps de Sarah et Apollain, deux Noirs. 20 heures par jour, le vieux couple profite ainsi d'enveloppes charnelles jeunes, belles et saines. Mais la nuit, les deux donneurs retrouvent leurs corps pour quatre heures ! Une fable futuriste sur le marché florissant des organes humains, des mères porteuses, de la manipulation génétique et bien sûr sur le vivier donneur et cobaye tous azimuts des pays en voie de développement. *Transfer* dénonce les inégalités sociales persistantes et les jeux dangereux de la génétique. L'excellence des décors froids, fonctionnels et impersonnels (l'environnement vitré et métallique, lisse, entre le blanc et le bleu acier, totalement aseptisé, de "Menzana", le diadème de son



Kazuki Ootake (le fabricant de perruque) dans *Wig*



Kate Hudson (Amy Stanton) et Casey Affleck (Lou Ford) dans *The Killer inside Me*



ambassadrice qui rappelle une chaîne d'électrodes, les tenues uniformisées des employés, etc.), la rigueur sobre tout allemande du travail de caméra et de la direction d'acteurs renforce l'impression d'enfermement, de vulnérabilité et d'aliénation. Tout est sobre et fonctionnel, et la maison réaménagée du vieux couple, désormais gérée par "Menzana", tient soudain plus du laboratoire que du foyer conjugal. Néo-racisme et néo-exploitation des pauvres par les nantis sont présentés dans cette SF qui dénonce notre obsession de la jeunesse et le non-respect de la vie. *Transfer* n'a rien à envier à *Gattaca* (Andrew Niccol, 1997), et nous présente une société où les Frankenstein modernes ont vaincu le vieillissement et la mort, pour un lourd prix à payer !

Wig, (Renpei Tsukamoto, Japon 2009)

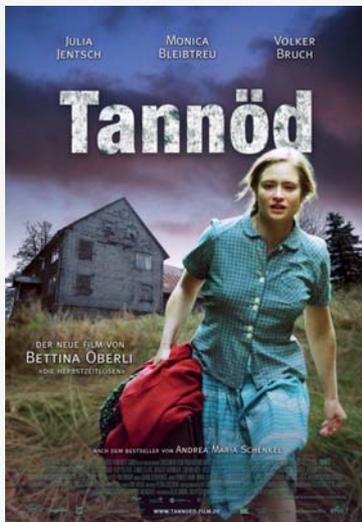
On pourrait dire de *Wig* que c'est une comédie à message. Le héros, architecte quadragénaire, solitaire et timide, souffre d'une calvitie prononcée. Il craint le regard des autres, qu'il imagine constamment fixé sur lui, et vit dans la honte et la gêne. Lorsqu'il est transféré à Tokyo, il décide de changer de look, donc de vie, et de s'acheter LA perruque. Il se retrouve dans une échoppe bizarre - où un mystérieux artisan portant lui-même une gigantesque perruque qui ne leurre personne lui fabrique en un clin d'oeil le toupet parfait. Et lui garantit un service après-vente unique : aide et assistance en tout lieu et tout temps. Mais en sauvant le *perruqué* de toute situation où il court le risque d'être démasqué (déperruqué ?!), spécialement par la jeune et jolie collègue dont il est amoureux, le *perruqueur* perpétue le mensonge et les angoisses traumatisantes de son client. Les implications de la perruque isolent le héros affectivement et socialement, et sa douloureuse et inéluctable aliénation est décrite comme un enfer quotidien dont il ne sait

plus s'il veut vraiment sortir. Cette fable chevelue a une morale, nous vous laissons deviner laquelle. Une bonne leçon sur le diktat de l'apparence !

4) *Spirales de violence et abomination*

The Killer Inside Me (Michael Winterbottom, USA 2009)

d'après un roman homonyme (1952) de Jim Thompson est la deuxième et meilleure tentative d'adaptation, après une version ratée, parce que trop édulcorée, de Burt Kennedy en 1976. Lou, un shérif d'une petite ville texane, cache un sombre secret : derrière une apparence sans histoire, une voix douce et un faciès presque angélique, se cache un violent sociopathe, un sadique et un tueur. L'histoire est narrée de son point de vue. Il a une petite amie de longue date qui ne se doute pas, ou guère, de sa double personnalité. Il entame une relation sado-masochiste avec une prostituée, Joyce. Mieux : Joyce et lui vont s'unir pour faire chanter un riche entrepreneur du coin. Ils auront le magot, mais l'affaire tourne très mal. Lou frappe et tue ceux qu'il prétend aimer, il ne sait pas pourquoi. En remontant dans l'histoire de Lou, on découvre un lourd héritage familial et un passé d'enfant assassin. Immoral, brutal et sanglant, le récit choque, à dessein, ne voulant laisser personne indifférent. La violence est quelquefois montrée dans toute son horreur, mais le plus souvent, elle est suggérée et on en voit les effets, et il faut avoir l'estomac solide. Les deux femmes dans la vie de Lou sont brillamment interprétées par Kate Hudson et Jessica Alba. Quant à Lou, il pose quelques problèmes de compréhension au public non-anglophone, avec sa façon de grommeler son texte à bouche fermée : heureusement qu'il existe des sous-titres ! (Distribué en Suisse par Frenetic)



Dog Pound (Kim Chapiron, France 2010)

Trois adolescents de 15, 16 et 17 ans sont enfermés dans l'établissement pour délinquants juvéniles d'Enola Vale. Au sein de cette population carcérale, ils doivent choisir entre être victimes, ou bourreaux. Chapiron décrit leur quotidien brutal et nous enferme avec eux dans la masse hostile des détenus. La violence, les menaces sont une façon d'exister pour les caïds du centre, eux qui souvent n'ont personne à l'extérieur. Les personnages de Chapiron n'inspirent pas l'empathie, on les observe comme des rats de laboratoire. À l'opposé de la plupart des films de prison, les geôliers ici ne sont ni violents ni mégalomanes, ce sont des figures de pères sévères mais justes, mais qui sont parfois poussés à bout... Les détenus règlent leurs différends entre eux, refusant l'intervention de la hiérarchie : régler son compte à l'autre, c'est monter dans la hiérarchie et s'imposer. Chapiron prouve avec *Dog Pound* qu'il est capable de beaucoup mieux que de *Sheitan*. Il évite à dessein les effets, le pathos, la complaisance pour la violence, et filme d'une façon froide, épurée, avec une caméra calme et clinique. Les quelques scènes de violence sont impeccablement orchestrées et filmées, les héros agissent en réaction aux attaques subies, les moments d'accalmie alternent avec des explosions, et on sait très vite où le film se dirige. Mais on y va avec intérêt et sans ennui aucun, parce que Chapiron sait diriger ses acteurs. (Distribué en Suisse par Frenetic)

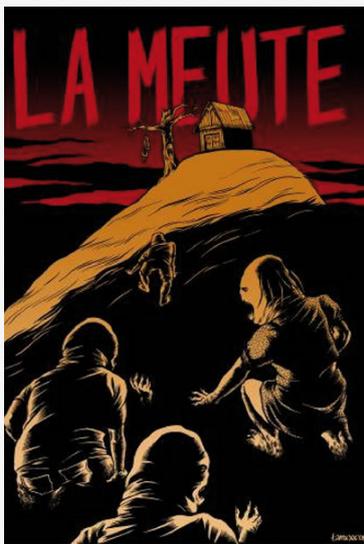
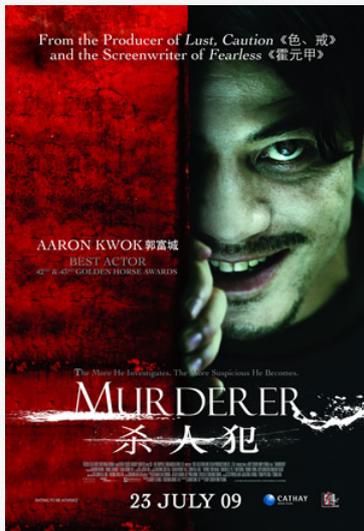
Tannöd – La Ferme du crime (Bettina Oberli, Suisse 2009)

se déroule au sein d'une communauté villageoise de Bavière unie par un terrible secret par le mensonge et la méfiance des intrus. Isolée dans la forêt, non loin du village, la ferme des Danner a été la scène d'un massacre deux ans plus tôt : les cinq

membres de la famille et la servante ont été sauvagement tués à la hache. Le père de famille, homme méchant et brutal, porc lubrique redouté de tous, a sans doute appelé ce carnage sur les siens. À ce jour, le ou les coupables courent toujours, et personne ne s'en soucie. La réalisatrice suisse Bettina Oberli signe un thriller psychologique teinté de critique sociale dont l'atmosphère est très oppressante. Une histoire un peu alambiquée est révélée à grands coups de flashback qui proposent une approche diversifiée des victimes et des villageois. *Tannöd* nous plonge au cœur des secrets honteux, dans un climat digne d'un *Höhenfeuer*, mais qui pêche par le manque de rigueur du scénario et le jeu très fade et souvent artificiel de certains de ses protagonistes. (Distribué en Suisse par Pathé)

Les 7 Jours du Talion (Daniel Grou, Canada 2009)

La fille unique des Hamel, un couple sans histoires, est enlevée, violée et assassinée. Pendant que la mère sombre dans le désespoir, le père décide d'agir : il va arracher le monstre des mains de la police, le faire souffrir pendant une semaine, jusqu'au jour anniversaire de la petite victime, où il le tuera. En torturant l'assassin, Bruno croit pouvoir exorciser la mort de sa fillette. Le policier chargé de l'enquête (qui se remet lui-même à peine du décès de sa femme, tuée par balle lors d'une attaque de drugstore) ne peut s'empêcher de réfléchir, tout comme son équipe, et comme l'opinion publique, au bien-fondé de sauver un pédophile assassin des griffes du justicier. Pendant qu'Hamel torture son prisonnier avec tout son savoir-faire de chirurgien, une guerre d'opinion publique éclate sur la légitimité de la vengeance, la torture, sur le sens de se transformer en monstre pour punir un autre monstre. Hamel se rend peut-être compte que ses actions sont absurdes, mais il



persévère et cherche une approbation qu'il voudrait unanime. Mais il est seul, l'action se déroule dans un chalet isolé, en pleine forêt, non loin d'un petit lac ou d'un cours d'eau. À plusieurs reprises, Hamel contemple l'horreur de la mort dans le cadavre à demi-dévoré d'un chevreuil que le courant ne cesse de ramener vers lui. Il semble sombrer toujours plus dans la folie. Pas de musique, une lumière froide sur des couleurs sombres. Un film très fort aux images souvent insoutenables.

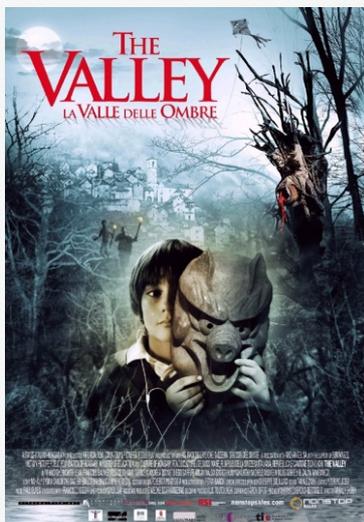
Murderer (Roy Chow, Hong Kong 2009)

Suspense, énigme et aventures, mais aussi humour presque burlesque sont les ingrédients de ce thriller qui commence avec une scène d'anthologie : la caméra filme un sol jaune vif, la cour intérieure d'un immeuble élevé. Musique classique. Soudain, un corps tombe du 9^{ème} étage et se brise, ensanglanté, dans un énorme bruit d'os! Mais ... la masse sanguinolente s'arc-boute et tente de ramper, traînée rouge sur fond jaune! Les inspecteurs Tai et Ling étaient venus intercepter un dangereux tueur en série (qui torture et tue à coups de perceuse électrique), mais ce sont eux qui ont été piégés : Tai (celui qui a chuté) se retrouve dans le coma, Ling assommé et amnésique. Dans l'enquête qu'il mène désormais seul, Ling réalise que tous les indices pointent dans sa direction. Serait-il le tueur fou sans le savoir? Il s'acharne, avec l'énergie du désespoir, à trouver la vérité, enrage de ne pas réussir, et se démène de plus en plus comme un forcené, s'aliénant sa jeune femme et son petit garçon adoptif dans ses tentatives maladroitement de les protéger. Des morts suspects autour de lui le font déjancer : il est pris en chasse par ses collègues. La clé de l'énigme est tellement inattendue qu'il serait dommage de la dévoiler ici. Il règne dans **Murderer** un climat malsain et inquiétant. La quête

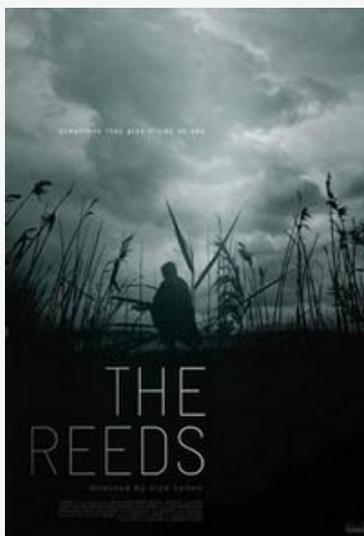
furieuse de l'innocent qui se sent piégé devient par contre rapidement lassante, mais l'énormité de révélation du "whodunit" fait oublier les faiblesses du film et permet de conclure avec un grand éclat de rire !

La Meute (Frank Richard, France 2009)

Ses maigres biens entassés dans sa voiture, Charlotte roule sans but. Elle prend en stop Max, un beau garçon peu bavard, aux cheveux longs, assez séduisant. Ils s'arrêtent dans un restoroute pas très avenant, propriété d'une solide gaillarde dite la Spack. Max va aux toilettes, et n'en ressort pas. La tenancière ferme l'établissement pour la journée et Charlotte n'a toujours pas retrouvé son auto-stoppeur. Elle attend la nuit et revient fouiner, à la recherche de Max. Assommée, elle revient à elle dans une cage, et découvre qu'elle va probablement être le plat du jour (plutôt de la nuit). Il ne manque ni la machine compliquée bardée de drains et de tuyaux dont on ne sait s'ils servent à gaver les victimes ou à les saigner, ni les apparitions musclées de la Mère Spack (égorgeant un prisonnier et le saignant, fracassant le crâne de Charlotte, ou encore style Calamity Jane avec un fusil), ni les affreux, sales et méchants motards, ni bien sûr les goules dépourvues d'yeux, mais possédant de puissantes mâchoires munies de dents longues et acérées. On se retrouve avec une succession de clichés envoyés sans grande inspiration et rappelant **Hostel** (Eli Roth, 2005 / 2007), **Darah** (Kimo Stamboel et Timo Tjahjanto, 2009), **Night of the Living Dead** (George A. Romero, 1968) ou autres **Saw** (le 7^{ème} est en boîte, à votre choix!)... Les dialogues sont pauvres et souvent ridicules, les personnages typés, le scénario peu inspiré, l'enchaînement de scènes pas très cohérent. Ni Yolande Moreau ni Philippe Nahon n'arrivent à sauver le film. Une toute petite série B.



Les baleiniers fous en train de "préparer" une prisonnière dans **Reykjavik Whale Watching Massacre**



La Valle delle Ombre (Mihály Györök, Suisse/Italie/Hongrie 2009) (Distribué par Frenetic)

Un petit citadin passe des vacances dans un village d'une haute vallée tessinoise. Il y retrouve sa cousine Lidia et se joint aux enfants du coin et à leurs familles, dont on découvre les superstitions, rites, légendes, coutumes et masques païens. Il ne manque ni le village englouti, ni les mauvais esprits, les animaux diaboliques, les bacchanales, les festins empoisonnés, la possession, les morts violentes, les nuits sans lune, etc. La frontière entre cauchemar et réalité se veut absolument ténue. Les décors naturels sont beaux : le village perdu, les maisons de pierre et de bois, les passages étroits, les bocages inquiétants, mais c'est au niveau des protagonistes que tout sonne faux. Les effets spéciaux sont boiteux, les dialogues plats, les malheurs téléphonés, et souvent grotesques. C'est certain : le film sur les vieilles légendes et les traditions païennes des vallées sauvages du Tessin reste à faire.

On a personnellement regretté que le Festival n'ait pas programmé le film suisse **Die Schwarze Spinne** (Mark M. Rissi, 1983) d'après le roman de Jeremias Gotthelf. (Distribué en Suisse par Frenetic)

Reykjavik Whale Watching Massacre (Julius Kemp, Islande 2009)

Les touristes à bord d'un bateau d'observation des baleines, tombé en panne au large des côtes islandaises, sont secourus par des baleiniers. Mais les chasseurs de baleines sont haineux, pervers et fous, et les rescapés réalisent vite qu'ils sont tombés de Charibde en Scylla. Les morts se suivent, toutes fort sanguinolentes, et ne se ressemblent pas ! Un slasher dans toute son horreur qui revendique son admiration pour **The Texas Chainsaw Massacre**

(**Tobe Hooper, USA 1974**), dont l'acteur principal Gunnar Hansen, qui jouait Leatherface, fait ici une apparition de quelques minutes comme capitaine du bateau d'observation. Le combat entre les défenseurs des baleines et ceux qui les chassent est le premier prétexte de ce film. Qui se livre aussi à une critique sociale burlesque, avec un bourgeois japonais misogyne et machiste, une employée de maison qui venge tout le prolétariat exploité, des bimbos qui ont un petit pois en lieu de cervelle, des anglaises qui méprisent l'ouvrier. Cet échantillonnage international d'amis des baleines devient la proie de ceux qu'ils veulent priver de leur gagne-pain ! Le rythme est soutenu, les mises à mort inventives, humour noir toujours présent : un bon moment pour les aficionados de l'étripage bien gore.

The Reeds, (Nick Cohen, UK 2009)

Trois couples sur un bateau décident de s'adonner aux substances aphrodisiaques et à tout ce qui en découle. Mais c'est sans compter avec une bande d'individus qui ne semblent pas du tout apprécier leur présence dans ces eaux, et un tueur lourdement armé. On se retrouve dans un huis clos infernal, celui des roseaux cette fois, dont le bateau - qui tombe en panne comme il se doit - ne peut plus sortir, et dont les passagers partent isolément à la recherche d'aide... et rencontrent leur destin! C'est le carnage ! Pas très nouveau, très prévisible, fort heureusement court. Nihil novi sub luna !

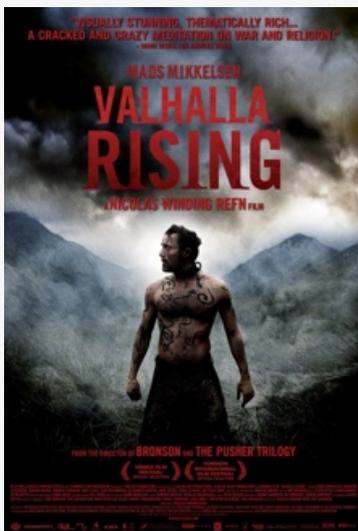
5) Fanatismes

Agora (Alejandro Amenabar, Espagne 2009)

La figure centrale du film, Hypatie d'Alexandrie, est une scientifique athée, une femme forte que rien ne peut sauver, cependant, du fanatisme religieux. En l'occurrence du fanatisme des Chrétiens du IVe siècle après Jésus-Christ, dont la foi est en passe de devenir



Max Minghella et Rachel Weisz dans **Agora**



Maarten Stevenson (l'enfant, de dos) et Mads Mikkelsen dans **Valhalla Rising**



David Warner (l'Abbé) et Eddie Redmayne (le jeune moine Osmund) dans **Black Death**

religion d'état. Le personnage d'Hypatie a existé, dans un empire romain en pleine perte de puissance, non loin de la plus fameuse bibliothèque de l'Antiquité. Hypatie est athée, ses ennemis la condamneront en tant que "païenne". Elle ne parle pourtant jamais pour ou contre la religion, elle ne fait que défendre la science, la recherche, le questionnement scientifique sur l'homme, la nature ou l'univers. Lorsqu'on lui ordonnera de se convertir pour sauver sa vie, elle expliquera son refus par sa vocation de scientifique. Une caractéristique du film est qu'il se joue sur un plan presque intimiste. **Agora** ne se veut pas film historique, il se fait le miroir d'une époque en mutation et du destin d'une femme isolée et courageuse, féministe avant son temps. Et il appelle à la discussion sur les intolérances et fanatismes de toutes origines. L'universalité de son propos est soulignée par la vision "Google Earth" qui nous amène, au début du film, à faire le plongeon jusqu'à Alexandrie : vue du ciel, la terre d'il y a 1600 ans ressemble assez à celle de nos jours (et pour cause). Les thèmes traités ne sont-ils pas toujours d'actualité, guerres de religions, attentats politiques, soif de pouvoir, xénophobie, chasse aux sorcières, inégalités sociales, etc..

Agora, comme son titre l'indique, est un formidable lieu (ou lien) de débat, de discussion (la science et le dogme) et il est regrettable que ce film n'ait pas été distribué en Suisse. Jetez-vous sur le DVD! (Acheté pour la Suisse par Ascot-Elite)

Valhalla Rising / Le Guerrier silencieux (Nicolas Winding Refn, Danemark 2009)

Valhalla Rising raconte, en six chapitres, l'histoire d'un homme qui n'a qu'un oeil et pas de langue. On apprend comment, pendant des années, One Eye a été esclave dans un monde primitif, boueux et hostile du Nord de l'Europe. Parqué dans une cage ou lié

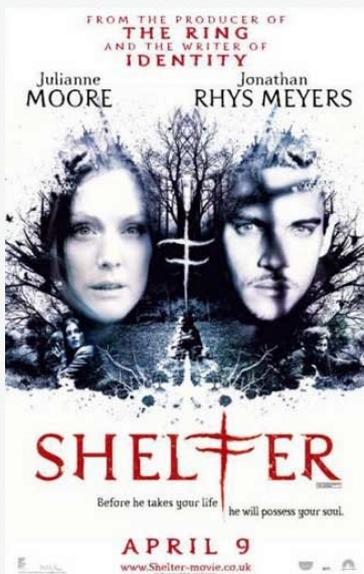
à un poteau, utilisé comme lutteur par son maître, il est invincible et increvable. Fendant les crânes, étripant, égorgeant, démembrant, il est l'incarnation de la survie. ... Il parvient un jour à s'échapper, et s'embarque avec un enfant blond qui le suit, et quelques Chrétiens pour un voyage vers la Palestine. Mais leur embarcation dérive dans un brouillard sans fin, et ils abordent finalement sur une terre inconnue qui ressemble à tout, sauf à la Terre Sainte. Les rescapés doivent affronter un ennemi invisible et terrifiant, qui les décime, et One Eye a peut-être la révélation de ses véritables origines. Les personnages ne parlent guère, le héros a un visage impénétrable et ne dit pas un mot. Refn filme une nature sauvage et inquiétante, dans laquelle ses protagonistes sont petits et isolés. Quand Refn filme One Eye, il aime à montrer son visage mutilé en gros plan, ou filmer en contre-plongée sa haute silhouette qui se découpe sur le ciel. One Eye, le fracasseur de crânes qui achève ses adversaires sans pitié, apparaît comme une sorte de divinité guerrière nordique mâtinée de traits christiques qui voit le futur à travers un filtre couleur sang. **Valhalla Rising** est le récit d'une errance sans fin, dans un contexte jamais vraiment défini, ce qui amène à se pencher sérieusement sur la symbolique et l'esthétique du film. D'un bout à l'autre de cette oeuvre magnifiquement filmée, on nage en plein questionnement et les exégèses sont légion. (Distribué en Suisse par Frenetic. Déjà en DVD)

Black Death, (Christopher Smith, UK 2010)

1348, l'Angleterre est ravagée par la peste noire. Dans un Moyen Âge dévasté et apocalyptique, une troupe de soldats de Dieu guidée par un moine traque sans relâche un nécromancien vivant dans un village épargné par l'épidémie. L'homme, sans aucun doute responsable de la mortelle épidémie, doit être jugé. Ils trou-



Normand d'Amour (Jacques Beaulieu) et Marc-André Grondin (Yannick) dans *5150, Rue des Ormes*



veront leur homme, et feront justice. La foi fanatique est opposée ici à la négation tout aussi fanatique de la foi (celle des disciples du "nécromancien"), les fonctionnaires du ciel tuent au nom de grandes causes, mais ne font en fait que régler leurs comptes personnels. La mort est omniprésente, elle frappe de partout. La reconstitution d'un Moyen Âge dépourvu d'hygiène, imprégné de superstitions et de préjugés, est saisissante. Parmi les combattants de la troupe qui poursuit le nécromancien, un Aguirre muet que n'aurait pas désavoué Klaus Kinski. Une trouvaille ! Le village épargné se distingue du reste du pays par une plus grande luminosité, des teintes plus claires, des nappes d'eau : bref, un peu plus propre que le reste du pays. On y mange et on y boit, sans crainte d'infection. Les soldats y amèneront l'épidémie et le malheur. Un voyage au cœur de l'horreur, celle que répand l'épidémie, mais aussi celle due aux fanatismes, à l'ignorance et à la violence.

5150, Rue des Ormes (Eric Tessier, Canada 2009)

Un titre qui nous place au cœur du sujet : 5150 est le code utilisé par la police californienne pour désigner une personne atteinte de troubles psychiatriques, qui peut ne poser aucun danger pour lui-même ou son entourage. Et tout le monde a entendu parler de Elm (Orme) Street Le héros, Yannick déménage dans la petite ville de Montcharles pour y suivre une école de cinéma. Content de s'affranchir de sa famille, de son père en particulier dont l'intransigeance lui pèse. Une balade à bicyclette dans la banlieue, un chat sur la route et Yannick tombe méchamment, devant le 5150 de la rue des Ormes. Il frappe à la porte des Beaulieu, et se retrouve séquestré par le maître de maison pour avoir découvert son noir secret : un prisonnier ensanglanté enfermé à l'étage. Jacques Beaulieu se considère comme un Juste investi d'une mission : éliminer les

Non-Justes. L'intrusion de Yannick lui pose un dilemme : Yannick n'est pas un Non-Juste. Peut-être est-il envoyé par Dieu, pour le tester ? Il lui propose donc un défi aux échecs, jeu dans lequel il est imbattable : si Yannick gagne, ce sera la preuve du mal fondé de son combat, et il libérera son prisonnier. Les deux hommes commencent à jouer et Yannick perd. Toujours. Plus le temps passe, plus Yannick semble s'intégrer à cette famille. La mère bondieu-sarde aveuglément soumise à son mari, la petite Anne au regard vide, même le père Beaulieu le traitent bien (sauf s'il essaie de fuir). Seule Michelle, la fille adolescente, sujette à des accès de violence compulsive, semble ne pas pouvoir le supporter. Elle qui rêve de reprendre le flambeau paternel croit voir en Yannick un rival. Le cauchemar et l'obsession du geôlier s'emparent, progressivement de la psyché du prisonnier et les deux adversaires se retrouvent dans une autre dimension, à se battre sans relâche. La joute sans cesse relancée prend des proportions surréalistes, les pions ont taille humaine, les parties se jouent dans un entre-deux-mondes de glace et de brouillard. Assez fou ! Cela ne manque ni d'intérêt, ni d'originalité ! On retient aussi les dialogues souvent truculents ainsi que la galerie de portraits.

Shelter (Mans Marling, Björn Stein, USA 2010,)

On cherche vainement une logique, une cohérence dans ce fatras répétitif aux clichés pesants. Pourquoi Miss Moore a-t-elle accepté de jouer dans ce galimatias ? Elle y incarne Dr. Cara Jessup, une psychiatre médico-légale persuadée que la multipersonnalité n'existe pas et refusant le bénéfice du doute aux accusés qui invoqueraient ce syndrome. Jusqu'au jour où son père, médecin également, lui présente un patient par la bouche duquel s'expriment des gens morts, ou sur le point de mourir.



Ebranlée, Madame Jessup décide de se renseigner sur les personnes dont le jeune homme prend l'identité. La psychiatre a une petite fille, un frère artiste, et une profession qui lui laisse beaucoup de loisirs pour parcourir forêts et montagnes jour et nuit à la recherche de créatures pratiquant la magie noire, l'exorcisme, la nécromancie ou autres rituels ! Et plus on avance, moins on sait de quoi il retourne dans ce film. Mène-t-elle un combat contre le diable, ou contre un prêtre renégat ? Avons-nous là un thriller commande par le Vatican pour nous rappeler que Dieu existe ? On ne nous laisse en tout cas pas ignorer que Cara Jessup est croyante (crucifix à son cou et son mur), que sa fillette ne l'est plus, que plusieurs des morts étaient non-croyants ... Sorcellerie, possession, exorcisme, âme damnée errante, on s'est embourbé dans une mixture dont je n'ai pas encore trouvé le mot de la fin. (Distribué en Suisse par Rialto)

6) *Société pourrie*

Na pude aneb Kdo má dneska narozeniny ? /Drôle de grenier (Jiri Barta, République Tchèque, 2009)

Dans un coin du grenier, la jolie Madeleine fait la cuisine, repasse le linge, sert des gâteaux d'anniversaire, petite fée du logis. Madeleine est une poupée et sa maison une vieille malle. Ses amis Schubert, Prince charmant ou Nounours sont de vieux jouets heureux ... Jusqu'au jour où Madeleine est enlevée par La Tête, chef de l'Empire du Mal, Ogre mégalomane dont la soif de possession et de pouvoir est sans limites, bien qu'il ne soit qu'un buste sans corps ni bras. À sa solde, toutes sortes de créatures rampantes, volantes et fourbes. Les amis de Madeleine partent alors courageusement à la recherche de la malheureuse. Alliant prises de vue réelles (le grand méchant est joué par un acteur) et animation image par

image, **Drôle de Grenier** est un magnifique film à l'ancienne, sans images numériques. Ses personnages sont des jouets usés, des objets ou parties d'objets jetés. Tout comme dans **Toy Story**, les jouets ont une existence secrète à l'insu des humains, c'est là le seul point commun entre les deux films. Le film possède un charme magique, et l'inventivité de son créateur septuagénaire est sans limites. Avec des sacs poubelles ou quelques draps, il crée l'illusion d'une mer déchaînée, de rochers et de sombres nuages... Il semble que chaque objet ou débris, tout dérisoire soit-il, trouve un rôle à jouer dans l'univers créé par Barta qui raconte une histoire charmante, édifiante (victoire des gentils sur le Mal) et rigolotement abracadabrante.

Dream Home, (Pang Ho-Cheung, Hong Kong 2010)

Cheng Lai Sheung (Josie Ho), une employée de banque modèle, bonne fille et bonne soeur, est en quête d'un appartement à acheter avec vue sur la baie de Hong Kong. Elle économise depuis des années et est près du but : la situation, la surface, le coût, tout est pour le mieux. Mais voilà que tout est remis en question, parce que les prix ont pris l'ascenseur : la crise des subprimes touche le monde entier et fait partout grimper les enchères. Cheng Lai Sheung trouve un moyen très inédit de faire baisser les prix en dévalorisant l'immeuble. Ce slasher social propose une histoire très originale sur les effets dévastateurs de la crise. les profits indécents de ceux qui en profitent. Humour noir garanti ! Le film alterne séquences du passé et du présent, et lorsque toutes les pièces ont complété le puzzle, on se surprend à éprouver une certaine sympathie pour la protagoniste, en dépit des flots de sang qui coulent à travers l'histoire. Un thème sérieux, sur fond réaliste, narré avec un humour grandguignolesque très noir.



Ji Sung-won (Hae-won) et Seo Yeong-hee (Bok-nam) dans **Bedevilled**



Affiche de **Raging Phoenix**



Bedevilled (Jang Cheol-so, Corée du Sud 2010)

Hae-won est une séduisante trentenaire célibataire qui travaille dans une banque à Séoul. Témoin un jour d'une violente agression contre une jeune femme, elle refuse de témoigner, par peur. Un incident sur les lieux du travail (qui va entraîner son licenciement) la contraint à prendre des vacances forcées. Elle décide de passer quelques jours à Moodo, un îlot où, petite, elle passait des vacances chez ses grands-parents. Elle y retrouve Bok-nam, avec qui elle jouait enfant. Hae-won est choquée (mais se garde bien, ici aussi, d'intervenir) de voir tout le monde user et abuser de Bok-nam, véritable esclave. Hae-won reste sourde aux appels de Bok-nam qui est battue, exploitée, violée, humiliée par tous. Ville et campagne (l'île) sont ici des milieux également pourris et dangereux, c'est l'individu qui pourrait faire la différence. Le film prend le temps de situer ses personnages et de dresser le portrait d'une femme détruite qui ne survit que pour protéger son enfant contre une communauté machiste et cruelle. La mort d'un enfant déclenche la catharsis de la martyre, laquelle catharsis va exploser en une fureur vengeresse et ouvrir enfin les yeux de la couarde. Dans un montage elliptique, le film nous entraîne de séquence en séquence au sein de la sauvagerie et de la déshumanisation. Le film dénonce la passivité coupable de tous ceux qui ferment lâchement les yeux face à la violence, l'obscurantisme, la violation des droits les plus élémentaires, la maltraitance, la liste est sans fin ...

Raging Phoenix (Rashane Limtrakul, Thaïlande 2009)

Den, une jeune thaïlandaise, est kidnappée par une organisation criminelle et sauvée par des jeunes as des arts martiaux, au sommet de leur art sous l'emprise de l'alcool (sic !). J'ai lu qu'il s'agit

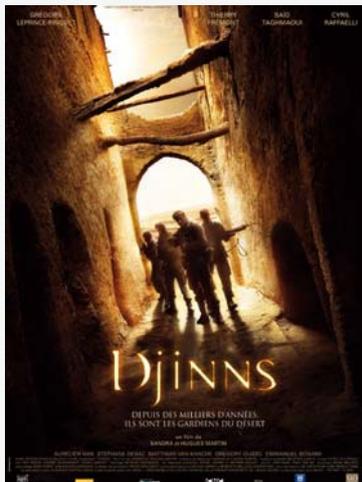
là d'un mélange de *hip-hop*, de *muay thai* et de *technique de l'homme ivre*, des disciplines reconnues. La jeune femme reste avec ses sauveurs pour être instruite dans leur technique et, avec eux, mettre un terme aux agissements du gang qui a voulu l'enlever. (Il est à relever que la jeune femme deviendra bientôt aussi efficace que ses maîtres, sans la moindre goutte d'alcool !). **Raging Phoenix** peut se résumer à une succession de ballets dont les décors et la chorégraphie sont époustouflants. Ballets-combats débridés, dangereux, tourbillonnants, donnant le sentiment que la gravité n'existe plus pour les adversaires. Les figures sont audacieuses, la caméra précise et calme, les chorégraphies spectaculaires et la fluidité des mouvements parfaitement captées par la caméra. Tout est visible, tout est lisible (tout à l'opposé des combats dans **14 Blades** (Daniel Lee, Hong Kong 2010), dont on attendait tant). Et il n'y manque jamais la touche humoristique ! On n'en apprend guère sur cette organisation qui enlève des femmes pour extraire de leurs larmes de précieux parfums (on ne peut s'empêcher de penser à Süskind et à Tykwer !). Mais on ne cesse d'admirer le talent de ces éblouissants artistes martiaux qui se donnent totalement à leur art, frappent et encaissent avec souplesse et grâce, dans des décors soignés et multiples (ruines se découpant sur ciel azur, grottes sombres, intérieurs luxueusement meublés, ponts de corde suspendus à la Indiana Jones, etc!).

Strigoi, (Faye Jackson, UK 2009)

Après un séjour en Italie, Vlad revient dans son village natal en Roumanie. Tout a changé. Les terres ont été redistribuées. L'appétit de certains ne connaît pas de limites, ils ingurgitent tout, les vivres et les gens. Un étrange groupe de joyeux drilles veille le corps de Florin, mort dans des conditions suspectes. On apprend



Affiche du film *Mutant Girls Squad*



que les villageois ont tué Constantin Tirescu, riche propriétaire dont la disparition suscite des interrogations sur les droits de propriété au sein de cette communauté. Tirescu et sa femme étaient les plus riches du village. En fait, ils ne sont pas morts, ils sont là et leur appétit n'a pas diminué ! Le policier local, mort et enterré, ressort de la tombe. Que se passe-t-il donc ? La réalisatrice a dit dans une interview qu'à la base, elle voulait représenter "la révolution roumaine dans un petit village, mais cette fois-ci, les Ceaucescu reviennent et sont des vampires" ! Le "Strigoi" ("Vampire" en roumain) peut se relever des morts pour demander justice, s'il a été lésé. Mais attention, le Strigoi se relève affamé et assoiffé de sang ! Il sert ici de métaphore pour dénoncer l'avidité générale dans un pays qui végète dans une certaine nostalgie du communisme. On se retrouve avec un film de vampires burlesque à connotation sociopolitique, parlé anglais avec un pseudo accent roumain. Les Strigoi harcèlent les humains, il n'est pas de règles précises pour se débarrasser d'eux, les bonnes vieilles recettes du genre sont sans effet. Louables intentions du film, mais facture répétitive et peu convaincante. cqfd.

***Mutant Girls Squad* (Noboru Iguchi, Yoshihiro Nishimura & Tak Sakaguchi, Japon 2010)** est un projet complètement déjanté réalisé par trois cinéastes. Tellement fou, grotesque et kitsch que c'en est rapidement lassant. C'est l'histoire de Rin, tête de turc de ses camarades d'école, qui apprend le jour de son seizième anniversaire qu'elle est mutante. Son père est un mutant et le couple mixte est traqué par les forces gouvernementales. Le repas d'anniversaire se termine en bain de sang: les parents de Rin sont transformés en charpie par les policiers armés. Rin doit réagir très vite, découvre ses armes intégrées de mutante et s'en sert avec brio.

Elle élimine tout ce qui semble la menacer, prend la fuite, et rejoint des consœurs mutantes comme elle. Elle apprend ainsi que les mutants sont les habitants légitimes et premiers du Japon et que les Japonais les persécutent pour leur voler ce qui est leur. La brigade bien entraînée des mutantes est prête à en découdre, et par tous leurs moyens : de toutes les parties et ouvertures de leur anatomie peuvent jaillir des lames, ou des appendices menaçants ou frétilants. À mort les humains, le Japon aux mutants ! Thématique du racisme, de la xénophobie, certes, du droit à la différence et à l'égalité de traitement, et forte touche de féminisme. Mais ça manque de finesse et d'invention et le kitsch gras et souvent obscène fatigue très vite. Dire qu'ils se sont mis à trois pour réaliser cette pochade !

7) *Entre vie et mort : Fantômes*

***Djinns*, (Sandra et Hugues Martin, France, Maroc 2009)**

Algérie, 1960, en pleine guerre d'indépendance. Une section de parachutistes français localise, après de longues recherches un avion échoué dans le désert. Pas un survivant dans l'épave, mais ils trouvent une mallette estampillée «Secret Défense». Surgissent des hommes armés qui attaquent les paras et mettent tout en oeuvre pour leur arracher ladite mallette. Les paras s'en sortent et se réfugient dans un village étrange protégé par une mystérieuse Gardienne, une femme âgée qui reconnaît dans l'un des arrivants le prochain Gardien, celui qui lui succédera. Elle lui annonce que tous ses compagnons vont mourir. En effet, ils ont réveillé les Djinns, et ceux-ci veulent les empêcher de regagner leur camp et d'y apporter la mystérieuse mallette. Les apparitions des Djinns, créatures de la nuit, ombres puissantes, sont assez réussies. Ils s'emparent de l'esprit de certains hu-



La femme fatale (crotale!) (Ayganim Sadykova) de **Strayed**



Colin Farrell (Syracuse) et Stephen Rea (le prêtre) dans **Ondine**

mains et guident leur volonté ... Le récit est bien construit, le film fait référence directe à l'histoire de la France coloniale, ce qui ne manque pas de saveur. Un film fantastique dans l'univers des Djinns et du désert, c'est inhabituel et réjouissant. Les comédiens français sont absolument formidables dans leur incarnation de militaires qui veulent en découdre, et dont le comportement violent et raciste prête à sourire, tout en suscitant la réflexion. Excellents Thierry Frémont et Emmanuel Bonami !

The Eclipse, (Conor McPherson, Irlande 2009)

Le 11^e festival de littérature et de poésie de Cobh en Irlande, petite ville portuaire souvent perdue dans les brumes, vient de s'ouvrir. Michael, professeur de travaux manuels, veuf et père de deux enfants qu'il élève tant bien que mal, est hanté par des apparitions qui le bouleversent : il croit voir son épouse morte du cancer, mais aussi son beau-père qui est dans un home et qu'il néglige : chagrin, mauvaise conscience, les fantômes ne le laissent pas en paix. Il se confie à une jeune romancière invitée par le festival, Lena, spécialisée dans les registres "fantômes, horreur et surnaturel". Les affinités intellectuelles sont là, une relation purement platonique s'ébauche et déclenche l'ire et la jalousie de Nicholas, écrivain alcoolique, également présent, très épris de la jeune femme. Michael doit désormais faire face non seulement à ses hallucinations, mais aux attaques physiques de son rival Nicholas. **The Eclipse**, une histoire d'amour et de fantômes, toute en nuances et finesse, portée par de magnifiques personnages. La rencontre de Lena et Michael m'a fortement rappelé la retenue et l'incapacité à s'exprimer du couple de **The Remains of the Day** (James Ivory, UK 1993). Le parcours des personnages les amène peu à peu à une forme de paix. L'écriture parfaitement réaliste, le cadre parfaitement normal, accentue la force

des éléments surnaturels. Il faudrait revoir le film, mais il semble que le réalisateur a donné une importance toute particulière aux effets de rideaux, fenêtre que l'on obscurcit ou que l'on dégage, avec ces parois de tissu derrière lesquelles peut se cacher n'importe qui, n'importe quoi. Une mince frontière entre une réalité et une autre, pareille à celle qui distingue la réalité de l'irréel.

Strayed, (Akan Satayev, Kazakistan 2009)

Une SUV traverse la steppe, à bord, un homme, sa femme et un enfant. Le conducteur n'arrête pas de fumer, ni de rouler sur une route rectiligne. Et pourtant, il doit se rendre compte qu'il tourne en rond. La nature semble en suspension : seuls bougent des virevoltants, et un mastif noir. La famille est égarée : strayed! L'inévitable panne, et l'obligatoire absence de réseau ajoutent à leur malheur! Cris, reproches, dispute... lorsque soudain, ils aperçoivent une maison, au loin ... Le salut ? Laissant à sa femme et son fils la garde du véhicule, l'homme marche jusqu'à la maison et y pénètre ... Vide ou habitée par un patriarche et une jeune femme ? Comment savent-ils certaines choses sur lui ? Où disparaissent femme et enfant ? Pourquoi le vieil homme ne le sauve-t-il pas ? Pourquoi l'inconnue semble crotale fait femme ? 90 minutes de voyage dans une conscience torturée dans ce thriller psychologique dont l'originalité est qu'il se déroule au Kazakhstan. L'atmosphère est étouffante, le fin mot de l'histoire assez convenu et il faut beaucoup de temps pour y arriver.

8) Contes et légendes : les créatures de l'eau

Ondine (Neil Jordan, UK 2009)

L'oeuvre mêle réel et fantastique, avec l'apparition d'une jeune femme mystérieuse dans une petite ville portuaire. Le mythe de la nymphe d'Ondine est revisité ici

dans sa version irlandaise : la jeune femme qui vient de la mer et dit s'appeler Ondine est peut-être une Selkie. Selon la légende des Orcades, les Selkies (ou phoques) seraient capables de prendre forme humaine et de vivre sur terre ferme après s'être débarrassées de leur peau de phoque. Privées de cette peau, elles ne peuvent plus regagner l'eau. Un soir, Syracuse, alcoolique repent, père aimant d'une petite Annie souffrant d'insuffisance rénale, et pêcheur de son métier, trouve Ondine dans ses filets. La belle, qui semblait morte, se réveille soudain. Elle parle de façon étrange, craint les regards, Syracuse la cache dans sa maison et ne pose pas de questions. Dès lors, la chance sourit à Syracuse : lorsqu'Ondine chante, les filets se remplissent. Mais qui est donc cette mystérieuse inconnue qui rend Annie et son père si heureux ? Qui et que fuit-elle ? Annie est sûre qu'Ondine est une créature enchantée, et Syracuse ne demande qu'à le croire aussi. Lorsque le spectateur croit et espère que le conte ne va jamais s'arrêter, le passé d'Ondine la rattrape et le choc est brutal. La réalité va-t-elle détruire le mythe si cher à Annie et son papa ? Les interprètes sont parfaits, Farrell irréprochable, Alison Barry (Annie) et Alicja Bachleda (Ondine) émouvantes et authentiques. Certaines scènes ajoutent à la tendresse une note comique, comme les rencontres de Syracuse avec le

prêtre local (Stephen Rea). On se laisse envoûter par le lyrisme un peu mélancolique de la mise en scène et par la beauté de la photographie. (Distribué en Suisse par Ascot Elite)

À l'année prochaine!

Vous n'avez rien trouvé dans ces pages sur l'un des invités de marque du Festival, le Japonais Sogo Ishii : le propos de ses films expérimentaux, trépidants, au look stroboscopique, nous a généralement échappé et nous nous avouons trop novices pour en discuter la forme.

Il nous semble que les 32 films cités précédemment traitent d'une thématique qui pourrait intéresser des pédagogues (et accrocher l'attention d'un jeune public, si on en juge par les réactions du public du NIFFF), mais il est bien clair que ces oeuvres nécessitent une introduction préalable et ne sont, pour la plupart, pas faites pour un public en dessous de 14 ans. À quelques exceptions près (signalées en fin de texte), ces titres ne sont pas distribués en Suisse. Il faut donc se rabattre sur les DVD. Et surtout, une prochaine fois, courir au NIFFF, qui a lieu au début des grandes vacances d'été ! Ainsi vous en jugerez par vous-mêmes.

Pour en savoir plus

Le site du Neuchâtel International Fantastic Film Festival : NIFFF

<http://www.niff.ch/>

Le site de l'European Fantastic Film Festivals Federation : EFFFF

<http://www.melies.org/>

Le site du Magazine spécialisé Fantastique, Horreur, SF

<http://www.mad-movies.com/>

Le meilleur fournisseur suisse de DVD (et CD) (vente):

<http://www.cede.ch/de/film-dvd/partner.cfm?pid=9020>

L'autre meilleur fournisseur suisse de DVD (vente) :

<http://www.karloff.ch/>

Suzanne Déglon Scholer, enseignante au gymnase, chargée de communication Promo-Film Ecoles, fondatrice de la TRIBUne des Jeunes Cinéphiles, juillet 2010